

# Plus rien ne nous séparera

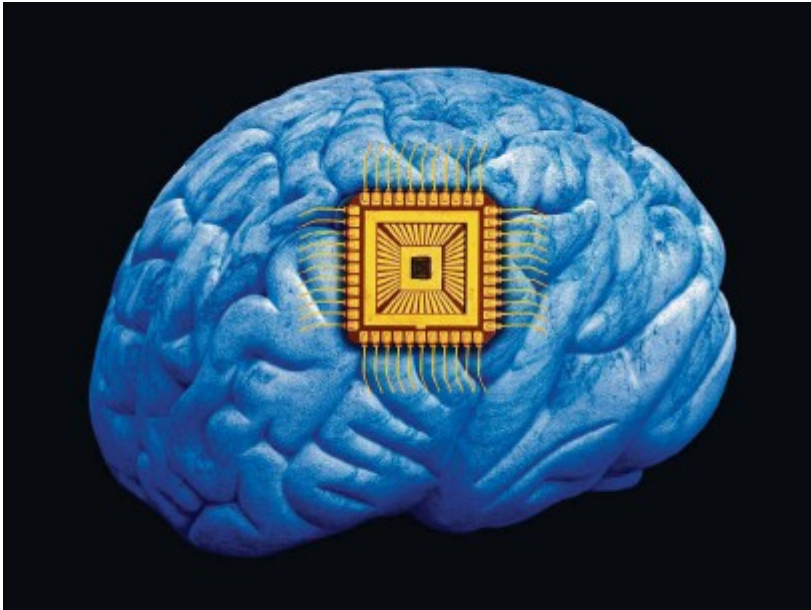
La philosophe Catherine Malabou a longtemps cru à l'existence d'une frontière entre cerveau et machines, qu'elle juge désormais poreuse, et bientôt abolie

---

Le Monde · 17 Nov 2017 · céline henne

---

Un philosophe peut-il reconnaître ses erreurs ? Le cas est rare. On préfère généralement adoucir les mutations de sa pensée, les présenter sous le signe d'une progression linéaire plutôt que de réfuter ses propres thèses. C'est pourtant ce que fait Catherine Malabou, professeure à l'université de Kingston (RoyaumeUni), qui propose dans son nouveau livre une critique sans ménagement de l'un de ses essais les plus importants, *Que faire de notre cerveau ?* (Bayard, 2004).



Continuité dans le thème, rupture dans les idées. Le nouvel essai de la philosophe s'inscrit dans la suite logique de son parcours de recherche. Après avoir écrit une thèse sur le concept de plasticité chez Hegel, elle s'est naturellement tournée vers les neurosciences, où cette notion occupe une place centrale dans la description de notre système nerveux. L'étape suivante s'est imposée d'elle-même – de la réflexion sur les relations entre l'esprit et le cerveau, le symbolique et le vivant, au questionnement des rapports entre l'intelligence artificielle et l'intelligence humaine.

« A l'époque de *Que faire de notre cerveau ?*, explique-t-elle, je pensais que la plasticité cérébrale était réservée au vivant naturel, et que notre cerveau n'était donc pas assimilable à celui d'un ordinateur. » Treize ans plus tard, elle veut montrer, au contraire, que l'intelligence, qui se définit par la dialectique entre autonomie et automatisme, programmation et rupture, caractérise aussi bien le futur ordinateur que l'homme. Elle raconte avoir été tirée de ce qu'elle appelle son « sommeil non dogmatique » en 2014, quand IBM a annoncé la mise au point de nouvelles puces dites « synaptiques », douées de plasticité.

Pour elle, la conséquence est claire : « Je me suis aperçue que mes conclusions étaient vraiment fausses. La frontière entre homme et machine est devenue poreuse : plus rien, en principe, ne sépare radicalement l'intelligence artificielle de l'intelligence humaine. » Les projets les plus fous comme

Blue Brain et Human Brain, qui visent à cartographier entièrement le cerveau humain pour pouvoir simuler son fonctionnement (jusqu'à produire une conscience artificielle), deviennent crédibles.

Ce réveil, Catherine Malabou le décrit comme un événement à la fois « heureux et malheureux ».

« Si l'intelligence, c'est le pouvoir de se transformer, j'essaie de montrer qu'elle est inséparable de l'autocritique »

Reconnaître ses erreurs, abandonner ses anciennes croyances n'est jamais un processus facile. Et que dire du constat que notre cerveau est une machine comme une autre, qui pourra être égalée, voire surpassée, par des êtres de silicium ? « Cela m'effraie, bien sûr, comme tout le monde. » Mais c'est aussi, dit-elle, une « heureuse ironie » de pouvoir présenter ce revirement dans un essai sur l'intelligence : « Si l'intelligence, c'est le pouvoir de se transformer, j'essaie de montrer qu'elle est inséparable de l'autocritique. »

Le thème et la structure du livre reflètent en partie le cheminement de son auteure. Elle y raconte l'histoire des oppositions philosophiques au concept scientifique d'intelligence : Bergson fustigeant les psychologues qui prétendaient pouvoir mesurer notre énergie spirituelle, Heidegger critiquant l'Intelligenz de la génétique mécanisante... « Moi aussi, reconnaît-elle, je suis passée par là, quand j'étais étudiante, et même encore bien plus tard. J'étais exactement dans cette critique du réductionnisme. »

Jusqu'à récemment, elle pensait avoir vaincu toutes ces résistances à la fois intimes et philosophiques, en particulier contre l'assimilation de l'esprit au cerveau. Il en restait pourtant une. « Dans *Que faire de notre cerveau ?*, je pensais avoir atteint un mur infranchissable : la frontière entre l'homme et la machine. » Le concept de plasticité lui permettait justement d'unir le cerveau des neuroscientifiques et l'intellect des philosophes, en montrant que l'ancrage biologique de l'esprit ne revenait pas à l'assimiler à une machine, au contraire. « En croyant avoir surmonté mes résistances, je me rends compte aujourd'hui que je les avais simplement déplacées. Il était donc temps d'abolir la dernière dichotomie. »

Si, dans son histoire des « métamorphoses de l'intelligence », Catherine Malabou montre des philosophes qui, à l'inverse, s'arc-boutent sur des concepts surannés, elle n'en est pas moins convaincue du rôle critique essentiel de sa discipline dans le domaine des sciences du cerveau. « La neurobiologie, développe-t-elle, véhicule une série de normes qui modélisent le cerveau : c'est là qu'est le vrai problème. Sur ce terrain, il y a, contrairement à ce qui se passe dans le monde anglosaxon, un silence total des philosophes d'Europe continentale, où la place est laissée libre aux neurobiologistes pour produire une philosophie du cerveau très pauvre. La philosophie doit revenir sur la scène, entrer en dialogue avec les scientifiques pour développer une pensée du cerveau qui soit une pensée de la créativité, de l'épigenèse, de l'invention sans programme. »

La suite ? Peut-être un nouvel ouvrage sur le cerveau et la politique où, dit-elle, « là aussi, sans doute, je changerai beaucoup de conclusions par rapport à *Que faire de notre cerveau ?* ». Pas de spécialisation en cybernétique en vue, mais toujours l'exploration du cerveau humain, de ses enjeux éthiques et politiques, désormais éclairée par les nouveaux horizons et les frontières abolies de l'intelligence artificielle.